

Université de Fribourg
Philosophie
Séminaire MA : Thèmes en épistémologie
Professeur : Gianfranco Soldati

Analyse de la morale de Jean-Marie Guyau et de ses liens avec la morale anarchiste.

Table des matières.

Introduction	p.3
I Critique de Kant et de l'utilitarisme	p.4
Critique de la morale kantienne.	p.4
Critique de l'utilitarisme.	p.6
Critique des optimistes et des pessimistes	p.7
II La morale scientifique.	p.9
Le vitalisme.	p.10
Vitalisme, spiritualité et matérialisme.	p.11
Quel devoir moral ?	p.12
III Morale vitaliste et morale anarchiste.	p.16
Le refus d'une morale religieuse ou métaphysique.	p.16
Une origine commune : la vie.	p.18
Une application commune de la loi morale.	p.20
Conclusion	p.21
Bibliographie	p.23

Introduction

Dans *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Jean-Marie Guyau propose une nouvelle approche moraliste qu'il qualifie d'anomique. Ce terme définit une absence de loi fixe qu'elle soit religieuse, métaphysique ou utilitariste. Guyau cherche une nouvelle voie morale fondée sur la science et l'observation du comportement humain. Cette philosophie morale est ambitieuse car, ne voulant pas tomber dans l'absolutisme, elle devra contourner les reproches qu'elle fait à la doctrine kantienne et à son impératif catégorique. L'éthique de Guyau se concentre sur l'individu et sur son rapport à la société qui l'entoure. Cette nouvelle morale, que l'on peut aussi nommer « vitaliste », trouve ses racines dans la fécondité de la vie, principe fondamental d'expansion observé dans la nature. Ce principe est une indication à suivre pour l'Homme. Une invitation à développer sa vie et celle des autres. La morale de Guyau repose à la fois sur le respect de l'individu (dignité de la vie) et de la communauté (approche sociale de la morale). Elle s'apparente à un autre courant qui partage ces mêmes valeurs : l'anarchisme. Pierre Kropotkine, célèbre théoricien de l'anarchisme, citera maintes fois Guyau dans son essai sur la morale anarchiste. L'analyse qui suit portera donc sur la morale vitaliste de Guyau et ses liens avec la morale anarchiste.

Nous commencerons par exposer le dépassement des idées kantienne et utilitaristes que souhaite entreprendre Guyau. Ces morales, classiques selon l'auteur, ne parviennent pas à répondre au projet de fondation d'une morale sans reposer sur un certain dogmatisme ou sans considérer la manière dont nos actes sont accomplis. D'un côté existent les théories métaphysiques kantienne qui nous plongent dans une certaine souffrance. Cette souffrance est provoquée par le fossé qui sépare l'Homme des lois suprasensibles, socle de cette morale. En effet, comment peut-on fonder une morale sur des lois invérifiables ? De l'autre, nous observons l'utilitarisme de Jeremy Bentham et de John Stuart Mills qui se focalise seulement sur les actions conscientes de l'Homme. Ce courant fait l'impasse sur une grande partie des actions humaines qui sont inconscientes et qui doivent être incluses dans le fondement d'une morale. Cette première partie se terminera par une critique des approches optimistes et pessimistes de la morale. En plus des doctrines kantienne et utilitariste, d'autres morales ont tenté de bercer l'Homme d'illusions. Elles le poussent soit à ne plus questionner la vie, soit à la voir seulement comme une source de souffrance.

Dans un deuxième temps, nous décrirons la morale évolutionniste de Guyau. Le philosophe français introduit une nouvelle source qui dirige la volonté de l'individu : l'élan vital. La philosophie de Guyau s'inspire des observations empiriques de l'Homme pour tenter de

comprendre ce qui le pousse à agir. Le vitalisme est une thèse qui, bien qu'issue de l'observation de la matière, ne s'inscrit pas dans un matérialisme radical. Guyau estime qu'il existe quelque chose dans la vie qui accompagne la matière. Ce « quelque chose » n'a pas besoin d'être expliqué dans les moindres détails puisque seul son comportement suffit à nous guider. Le devoir moral peut être déduit du comportement de la vie. Cependant, Guyau acceptera l'idée d'une approche métaphysique pour consolider la volonté d'exercer le devoir moral. La foi, divine ou métaphysique, ne peut fonder la morale. Mais elle peut rassurer l'Homme lorsque certaines questions restent en suspens.

Enfin nous ferons le lien entre l'anarchisme et la morale de Guyau. Bien que différente dans ses approches, la morale anarchiste repose sur de nombreux principes en lien avec ceux du philosophe français. Le refus des doctrines dogmatiques ou absolues, la question de l'individu et de son rapport aux autres, de nombreuses idées de cette morale scientifique ont su inspirer des auteurs anarchistes comme Kropotkine, inspiration aisément compréhensible lorsque l'on s'intéresse de près aux idées anarchistes. Le questionnement permanent des institutions et de la fixité de la morale chez les anarchistes fait écho au mouvement perpétuel de la morale vitaliste.

Critique de Kant et de l'utilitarisme.

Critique de la morale kantienne.

La morale kantienne se focalise sur la forme des actions et non sur leur matière. Les actions morales naissent d'une intention pure et s'accomplissent à travers le devoir. L'action morale n'est pas seulement conforme au devoir (un homme peut agir par devoir mais dans son propre intérêt), elle s'effectue pour et par le devoir. Ce devoir est articulé par un impératif catégorique (application d'une loi objective sur une volonté subjective) provenant lui-même de la raison. Seuls les hommes rationnels ont accès à la loi morale. Cette dernière ne peut se fonder sur des données empiriques selon Kant. Elle serait alors une fausse morale, corrompue par nos inclinaisons sensibles. Une action doit être effectuée pour la volonté même, et ce, tout en respectant la maxime universelle correspondant à l'impératif catégorique : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle »¹. Ainsi, pour le philosophe kantien, la morale se doit d'être pure et non hypothétique, comme le serait une morale d'origine empirique. La pureté de la morale kantienne s'oppose à nos penchants empiriques qui ne sauraient être la source d'une loi

¹ Emmanuel Kant va définir à plusieurs reprises l'impératif catégorique mais commence par cette définition avant de procéder à certains ajouts dans *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Librairie Générale Française, 1993, p.94.

universelle. Les individus, à travers leurs jugements sensibles, souffrent d'une diversité trop importante de leurs opinions pour établir une quelconque morale universelle. Nos sens ne peuvent attester de l'origine de notre morale, seule notre raison peut nous guider.

Jean-Marie Guyau va attaquer les fondements de la morale kantienne. Selon lui, le sentiment d'obligation morale ne peut provenir du suprasensible mais bel et bien du sensible même. Ce sentiment qui nous oblige dans l'action est empirique. Il provient de la résistance des événements sensibles qui agissent sur nous. La justification de l'universel par l'universel n'est qu'une fondation logique sans socle tangible. Guyau ne pense pas qu'une volonté pure ou une raison pure soit à l'origine de toute chose. Il existe toujours un objet sur lequel repose la volonté. Il existe toujours une matière sur laquelle repose notre sentiment de jugement. On ne peut donc extraire une morale d'un absolu invérifiable. Guyau remarque chez Kant un déplacement de l'absolu : du divin vers l'éthique. En effet, l'origine pure de la morale n'est plus celle d'un Dieu inébranlable qui ne peut être remis en question. Elle provient de l'éthique même, de ce qui est moralement bon. La foi morale ne se trouve donc plus en Dieu mais dans le devoir lui-même. Elle s'auto-valide par sa nature bonne et pure et s'impose tel un dogme :

La conscience morale se met toujours de la partie ; elle représente dans l'âme humaine le parti aveuglément conservateur. Un croyant convaincu ne voudra jamais se poser à lui-même cette question : le devoir n'est-il qu'une généralisation empirique ? Il lui semblera que ce serait là mettre en doute sa « conscience d'honnête homme ; » il déclarera d'avance la science impuissante à traiter ce problème.²

Même si l'absolu change de camp, la morale kantienne reste proche du concept de la morale divine. Ces types de morales séparent raison et désir, intelligible (ou divin) et sensible (inclinaisons du sensible qui nous rappellent la notion de pêché). L'Homme doit combattre ses penchants sensibles pour se rapprocher de la loi morale bonne, de la sainteté³. La conscience proclame cette morale tout comme le bon sens validait les lois divines. Guyau refuse de fonder sa morale sur un inconnu impalpable. Il ne veut transformer, comme chez Kant, le domaine de l'incertain et de l'inconnaissable⁴ en une certitude qui se sauve toute seule.

Une autre remarque liée à la critique de Guyau, formulée par Marie Ponsar⁵, permet de formuler la question suivante : comment une loi supranaturelle (hors de portée du domaine sensible dans

² Jean Marie Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Librairie Félix Alcan, 1925, p.65.

³ Selon Kant, la sainteté se lie avec l'action qui est permise, c'est-à-dire en accord avec l'autonomie (l'autonomie est le principe de la dignité de la moralité humaine, elle décrit l'universalité de la loi morale qui ne se base pas sur le particulier comme les morales empiristes qui sont donc des hétéronomies) ; *op. cit.*, p.121.

⁴ Kant affirme lui-même que l'homme possède en lui l'idée de l'intelligible mais il n'en a jamais la connaissance ; *Ibid.*, p.148.

⁵ Marie Ponsar, *Pour une réévaluation du devoir vers une éthique existentielle*, 2011-2012, http://www.ifac.univ-nantes.fr/IMG/pdf/Marie_Ponsar_Guyau.pdf, consulté le 01/12/2022.

lequel l'homme vit) pourrait-elle nous transmettre un mode de conduite ? Comment deux mondes, décrits comme radicalement opposés (même si Kant décrit le monde sensible comme étant contenu dans le monde intelligible⁶) pourraient communiquer ? Et comme le souligne Ponsar : si cette morale nous est cachée, l'Homme semble être condamné à une éternelle frustration et à de terribles souffrances en s'attachant à cet espoir.

Pour toutes ces raisons, Guyau cherchera à fonder une morale non-dogmatique, construite sur des données empiriques. Cependant, malgré une critique de la morale kantienne, Guyau défendra certains de ses aspects.

Critique de l'utilitarisme.

Guyau s'attaque ensuite à la morale utilitariste en critiquant les positions de certains de ses membres fondateurs comme Jeremy Bentham ou John Stuart Mills. La morale utilitariste, comme le souligne Guyau, possède un lien fort avec la morale hédoniste. Bentham met en lumière ce lien dans sa définition de l'action, conforme au principe d'utilité :

On peut dire alors qu'une action est conforme au principe d'utilité ou, pour parler brièvement, à l'utilité (eu égard à la communauté dans son ensemble), quand sa tendance à augmenter le bonheur de la communauté l'emporte sur toutes celles qui, en elle, conduisent à le diminuer.⁷

Certes, cette morale se concentre, comme la morale évolutionniste de Guyau, sur des faits et non sur des données métaphysiques. Cependant, ces faits concernent la conscience. Le plaisir hédoniste ou utilitariste ne s'intéresse qu'aux formes sensibles de la forme de l'activité : l'aboutissement de l'action. La jouissance est ici liée au plaisir du résultat de l'acte. C'est une jouissance de la conscience qui constate la fin de l'action accomplie. Mais l'action, bien que principe de la conscience, ne tire pas son origine de celle-ci. Ce qui représente la vie n'est pas l'aboutissement d'une action réalisée par la conscience mais l'action même. La vie est présente dans l'action et non dans sa finalité. Guyau souhaite trouver l'origine de l'action qui réside à la croisée de deux forces : l'instinct et la raison. Ces deux forces interagissent l'une avec l'autre. Le rôle de la science est d'enquêter sur cette origine et de s'arrêter là où elle cesse d'être effective dans sa recherche.

⁶ Le monde intelligible contient le monde sensible, même si ce sont deux entités distinctes que l'on ne doit pas confondre : « [...] Le monde intelligible contient le fondement du monde sensible, et par suite aussi de ses lois [...] ». Le monde sensible est donc lié au monde intelligible dans le sens où il nous permet à l'homme de formuler dans son monde pratique sensible une loi de ce monde intelligible. Cette loi est la loi de la raison. Pour autant, même si Kant crée un lien entre sensible et intelligible, il ne l'explique pas pour autant. Ce lien est auto-affirmé grâce aux concepts de raison et de volonté pure ; Emmanuel Kant, *op. cit.*, p.137.

⁷ Jeremy Bentham, *Introduction aux principes de morale et la législation*, Vrin, 2011, p.27.

Une autre critique de la morale utilitariste concerne le type d'action accomplie. Toutes les actions considérées par les utilitaristes sont volontaires, conscientes, orientée vers un but particulier. Les actions inconscientes sont moralement écartées, peut-être à raison. Cependant, en procédant ainsi, nous excluons toute recherche dans le domaine de l'inconscient quand il s'agit de trouver l'origine de nos actions. Or, nous ne pouvons nier l'impact de certains de nos agissements provenant de l'habitude, du réflexe ou de l'automatisme. La morale de Guyau érige en principe la vie même et celle-ci s'exprime autant dans le conscient que dans l'inconscient chez l'Homme. Il ne faut rien écarter lors de la recherche de l'origine des actions. Il suffira une fois de plus de savoir jusqu'où la science pourra nous emmener sans se perdre dans d'autres domaines.

L'être humain n'est pas seulement un être « calculateur » comme le précise Guyau. L'utilitarisme ne se sent concerné que par le but et l'utilité d'une action. Cette manière d'observer l'action humaine, comme un rendement du bonheur individuel ou commun, omet l'aspect vital de l'expression humaine. La valeur de la vie devient un élément mathématique, une variable que l'on tente de calculer en fonction de certains paramètres. L'action est détaillée, catégorisée dans ses moindres détails, classée en des termes qui créent eux-mêmes des sous-sections de l'action. La morale utilitariste tente donc de maîtriser l'action en la liant à l'utilité. Elle ne considère que l'action volontaire consciente et la jugera en fonction de certains paramètres (motifs, circonstances). Elle oublie donc une grande partie de l'origine de l'action humaine, non maîtrisable, celle qui provient de l'inconscient. Alors que le métaphysicien se concentre principalement sur la partie inconsciente, qu'il explique par des procédés invérifiables, l'utilitariste procède à l'inverse en se focalisant exclusivement sur la partie consciente de nos actions. La morale de Guyau, comme nous le verrons par la suite, accepte certaines idées de ces deux approches. Mais, étant régulée sur le principe de la vie, elle ne peut que critiquer des approches qui n'acceptent pas d'une part, de regarder les faits de la vie, et, d'autre part, qui n'acceptent pas de ne pas en sortir.

Critique des optimistes et des pessimistes.

Critique des optimistes.

Après avoir écarté une morale qui se fonderait exclusivement sur une approche kantienne ou utilitariste, Guyau rejette aussi l'optimisme des morales que l'on rencontre chez Aristote, Spinoza ou Leibniz. La nature serait un bien absolu en tant que création de Dieu. La morale des hommes devrait être celle qui dirige nos actions vers un but universel, lui-même organisé selon le projet divin. Dieu étant « un grand artiste », l'Homme ne peut questionner son œuvre si

parfaite. Ainsi, l'esclave devrait être heureux car il demeure à sa place selon le bon ordre des choses, selon la justice divine qui les a ordonnées de cette manière. C'est à cette absurdité que répond Guyau. Si l'œuvre de Dieu n'est pas questionnable, alors toutes les actions deviennent bonnes. On ne saurait alors distinguer un bien d'un mal. Il existerait une indifférenciation vis-à-vis de la nature de l'action. Comme un tuteur sur lequel un enfant peut rejeter la responsabilité de ses actions, l'Homme fait de même avec Dieu. Sous prétexte de perfection divine, l'Homme pense alors que tout est prédéfini. Une action injuste devient juste car elle fait partie du dessein de Dieu et du mouvement qu'il a engendré. L'indifférenciation des actions devient alors une indifférenciation morale.

La volonté de prêcher une morale optimiste peut en partie s'expliquer par un désir d'immortalité de l'âme. L'Homme souhaite devenir immortel à travers l'amour de Dieu. Guyau s'oppose à la vision de l'immortalité et à son importance dans la morale. L'individu n'est qu'un moyen terme entre le passé et l'avenir :

Un individu n'est pour la nature qu'un temps d'arrêt qui ne peut être définitif, sans quoi elle se trouverait arrêtée dans sa marche.⁸

Rien ne survit au temps. L'idée de l'immortalité provient en partie de la focalisation de ces philosophes sur l'Homme, espèce sur laquelle tout projecteur est braqué. Seulement, la nature ne traite pas différemment l'Homme et les autres espèces, nous vivons et mourrons comme elles. L'Homme n'est pas immortel. Le concept-même d'immortalité est hors de sa portée. L'espèce évolue grâce à la naissance et à la mort de ses individus. L'Homme et son espèce ne sont pas programmés pour devenir immortels. Il est un maillon utile à l'espèce à condition qu'il ne soit justement pas immortel⁹. La croyance en l'immortalité est comparable à celle d'un enfant qui se croit capable de toute chose. L'Homme nie les limites qui le constituent et se laisse porter par des fables agréables qui prétendent augmenter ses facultés et le rassurent face à des obstacles terribles comme la mort. La morale scientifique de Guyau ne veut pas se mêler avec cet optimisme qui n'est pas en adéquation avec ce que la vie nous présente. Les cycles s'enchaînent, les êtres et les espèces disparaissent, la mort prend sa place dans la nature. Comme le souligne Guyau, « Croire en la science, [...] c'est croire à la mort¹⁰ ».

⁸ Jean-Marie Guyau, *op. cit.*, p.22.

⁹ Pour Guyau, « le triomphe complet de l'avenir a besoin de leur disparition » ; *Ibid.*, p.23.

¹⁰ *Ibid.*, p.25.

Critique des pessimistes

Alors que les optimistes se focalisent sur Dieu, les pessimistes, eux, sont obsédés par la douleur. La vie serait majoritairement composée de souffrances, ce qui la rendrait insupportable. D'où l'existence de morales qui promettent le nirvana, état de sérénité atteignable dans la vie comme dans la mort, où toutes les souffrances cessent. Le nirvana est l'opposé de la vie vécue à travers les désirs. Désir par ailleurs source de souffrance pour certains pessimistes. Avant d'obtenir l'objet de ses désirs, l'individu sera en proie à des peines plus ou moins supportables. Guyau ne pense pas que le pessimisme puisse fonder une morale sérieuse. Le pessimiste ne réfléchit qu'*a posteriori*. Quand il ressasse l'histoire de sa vie, le pessimiste ne se rappelle que de ses peines. Ce phénomène est tout à fait normal. Les peines sont incisives dans notre esprit tandis que le bonheur est souvent présent et passager dans nos actions quotidiennes. L'un s'inscrit de manière permanente, l'autre disparaît dans la mémoire de l'individu. Le souvenir pénible semble donc plus prégnant mais n'est pas pour autant davantage présent dans la vie d'une personne. Le phénomène de la douleur crée donc l'illusion d'une vie douloureuse. Guyau mentionne ensuite l'illusion créée par la durée d'un événement douloureux. Les instants de peines et de souffrances semblent longs et difficiles alors que les journées heureuses nous paraissent brèves. On ne peut donc pas tirer de conclusions sur la morale humaine à partir d'observations *a posteriori* qui, sous effet d'illusions, dressent des conclusions pessimistes de la vie. Il n'existe donc pas de possibilité d'établir une supériorité ou infériorité de la souffrance sur le bonheur. La morale humaine, selon Guyau, est une quête du présent qui se renouvelle sans cesse, elle ne peut se focaliser sur le passé (surtout lorsque celui-ci subit des perturbations d'analyses et vit au travers d'illusions causées par la souffrance).

Enfin, Guyau refuse de croire qu'il existe plus de souffrances que de plaisirs dans la vie d'un homme. Si la vie d'un être accumule trop de souffrances par rapport aux plaisirs, celui-ci meurt ou devient défaillant. C'est une sélection naturelle qui ne peut que s'observer autour de nous. C'est la raison pour laquelle Guyau distingue deux types de pessimistes¹¹. Les premiers sont ceux qui se complaisent dans la pensée sombre et triste. Ils passent leur temps à enseigner la douleur de la vie mais n'en sont pas profondément convaincus. Ceux-ci peuvent donc mener une existence tout à fait normale. Les seconds sont de véritables âmes en souffrance. Leurs vies

¹¹ Guyau donne un exemple pour chaque type de pessimiste. Dans le premier cas de figure, on retrouve Schopenhauer qui, selon Guyau, fait partie de ces pessimistes qui sont « intellectuellement triste sans l'être au fond-même du cœur ». Ce sont des pessimistes « par système ». Dans le deuxième cas de figure, Guyau cite Chopin qui fait donc partie de ces pessimistes qui « [...] sont les plus à plaindre. [...] Ils sont condamnés d'avance par la nature et pour ainsi dire par eux-mêmes : la pleine conscience de leur malheur n'est que la conscience vague de leur impossibilité de vivre » ; *Ibid.*, pp. 42-43.

sont des passages sur Terre, certains laissent leur empreinte à travers des œuvres colossales. La tristesse y est imprégnée et ajoute un contenu unique. Le pessimisme sert donc l'homme à travers sa puissance artistique mais il ne saurait être un modèle de pensée pour fonder une morale.

La morale scientifique.

Le vitalisme

Guyau refuse de s'adonner à la foi qui ne fait que fonder sans questionner. Une part de doute reste cependant en suspens. La nature ne nous offre pas toutes les réponses. Elle nous expose des comportements au sein des espèces qui la compose. C'est à nous d'en déduire une morale adéquate et d'accepter une part d'inconnu. Il faudrait selon Guyau accepter un certain scepticisme sans pour autant sombrer dans la folie. La frustration du doute ne doit pas par ailleurs nous conduire à trouver une réponse de manière hâtive. Guyau refuse la métaphysique kantienne qui érige une morale à partir de l'inconnu et qui fait d'une incertitude une certitude. Ce qui ne peut être connu doit rester en suspens autour de nous, nous devons nous en accommoder. Cet inconnu ne peut cependant pas être la source de nos actions et de notre morale. De plus, il serait inutile de trouver un fondement de la morale dans la nature-même. La nature est indifférente à l'Homme, elle ne nous donne pas de règles préétablies. Seul l'Homme pourra définir ce qui est bon ou mauvais dans ses actes. Selon Guyau, il faut fonder une morale des faits tirée de l'expérience et prouvée par la science. L'Homme ne cherchera donc pas à trouver l'origine de sa morale dans des concepts *a priori* ou des entités mystiques. Il doit le faire à partir de ce qui l'entoure, des expériences qui se produisent dans sa vie. L'Homme doit donc demander à la vie elle-même de lui donner des explications sur la morale à suivre. La science sera son outil dans cette recherche. La métaphysique ne doit donc pas apporter de réponses là où la science peut intervenir.

Guyau se focalise d'abord sur les fins de l'existence humaine. Selon lui, il ne s'agit pas des plaisirs ou du bonheur. Le bonheur, comme le devoir, trouve souvent ses origines dans le dessein de Dieu ou au sein d'une morale transcendantale qui ne fait que perdre à nouveau l'Homme dans sa quête d'une morale rigoureuse. Comme nous l'avons vu précédemment, l'hédonisme ne saurait nous guider. Nous ne pouvons saisir tout ce qui nous entoure et faire un calcul du plaisir et du déplaisir. Guyau regarde autour de lui et observe un désir d'expansion de la vie. La vie des êtres vivants s'accroît, s'étire, se multiplie, mute. Une véritable force semble provoquer cette expansion. Il faut donc chercher à montrer scientifiquement comment ce

phénomène se produit. En attendant, la morale de Guyau a trouvé l'élément essentiel qui fonde selon lui la morale humaine : le mouvement de la vie. La vie est dans l'action et non pas dans le but même. L'Homme n'est donc qu'un moyen de la nature et non pas une fin. Il est une étape, un être qui possède un fragment de cette vitalité et qui doit l'utiliser pour continuer à exister. La morale réside dans l'action-même. Son but n'est plus le plaisir ou le bonheur mais la conservation de la vie et de son expansion. Cette morale présente par ailleurs un aspect social. Tout comme les cellules qui se multiplient, l'Homme se reproduit pour la survie de son groupe. Cette reproduction est possible grâce aux autres individus de son espèce. Il existe donc désormais un devoir de vivre et d'agir en vue de permettre à la vie de se développer. L'idéal de la vie est donc celui de la vie en communauté. La fréquentation d'autrui permet à l'Homme de s'élever, de s'instruire, de faire profiter les autres de ses actions. C'est parce que l'Homme doit préserver son espèce qu'il doit agir pour la fécondité de la vie. Cette morale n'est donc pas absolue, elle est relative à la vie. La morale se greffe à l'intuition humaine de vie et non sur une morale absolue comme dans l'impératif catégorique de Kant.

La morale vitaliste de Guyau encourage ainsi l'altruisme. On observe que la vie se développe, elle est une accumulation de forces qui, regroupées, augmentent sa puissance. Tout comme les cellules composent les tissus et les organes des êtres vivants, les individus, dans leur ensemble (familles, groupes...), représentent une force de vie colossale susceptible de se mettre au service d'une cause (ou d'une organisation commune). La fécondité morale est un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur. C'est à travers ma prise de conscience en tant qu'individu possédant une force de vie que je me rends compte de mon utilité dans l'expansion de ma vie et de celle des autres. C'est parce que je ressens la puissance de la vie que je dois agir. Le but recherché de l'acte n'est plus le plaisir mais l'action morale. Selon Guyau ce sentiment réside en chacun de nous. Cette morale semble universelle mais elle ne l'est pas pour autant. Le sentiment de la puissance dans l'action est ressenti par tous, mais l'interprétation de cette force reste une question en suspens. A l'inverse des morales dogmatiques, la morale vitaliste se construit sur le fait et sur l'observation de la vie. Elle ne se préoccupe pas de ce qu'elle ne peut observer et ne souhaite pas universaliser l'inconnu.

Vitalisme, spiritualité et matérialisme.

La thèse de Guyau est paradoxalement une porte ouverte sur les morales religieuses et spirituelles. En effet, la vision vitaliste d'une telle morale peut faire penser au dualisme entre la matière et la vie. On constate les effets d'une certaine force vitale, elle ne peut pas être totalement expliquée par notre approche empirique. Ceci n'est pas sans nous rappeler

l'opposition entre corps et esprit dans la morale chrétienne. En effet, la force vitale que décrit Guyau est une aubaine pour le christianisme. Cependant, il semble que la morale vitaliste du philosophe français diffère de la morale religieuse chrétienne. Le clergé propose une morale fondée sur le bien et le mal, ce qui n'est pas le cas chez Guyau. Le bien et le mal se transforment en bon ou en mauvais. Si l'Homme agit dans un but d'expansion de la vie alors son action est bonne. Sinon elle est mauvaise. La paresse et l'oisiveté sont de mauvais penchants chez l'Homme. Une autre distinction réside dans le procédé de recherche de la morale. Alors que le clergé puise sa morale dans la figure d'un Dieu hypothétique, Guyau fonde la sienne sur la science, comme Descartes avant lui avec les mathématiques. Le vitalisme de Guyau, qui s'éloigne donc de tout mysticisme, ne doit pas non plus être affiliée au matérialisme qui, de son côté, prône l'inverse. Seule la matière existerait, la vie elle-même ne serait que matière. Il faut donc s'arrêter entre ces deux doctrines pour penser à la manière de Guyau. Certes, la nature est composée d'éléments matériels qui, une fois agencés, forment des espèces vivantes aux comportements divers. Mais il existe bel et bien pour Guyau quelque chose qui résiste à l'argument de l'existence humaine comme agencement exclusif de particules matérielles. La vie vient se greffer à l'édifice et ne peut seulement être expliquée par ses composants. Seulement, au lieu d'accepter hâtivement toute morale transcendantale pour éviter la frontière de l'inconnu, Guyau décide de laisser cette inconnue en suspens et de définir ce qui est observable par la science. Celle-ci a ses limites, il faut les accepter. Le vitalisme de Guyau pourrait donc être renommé « vitalisme matérialiste ». C'est une position qui accepte la partie matérielle de la nature mais qui ne veut pas se prononcer de manière matérialiste sur la totalité des choses observables. La vie ne peut ainsi être ramenée ni à un Dieu, ni à une hypothèse métaphysique, ni à la seule connaissance actuelle de la matière que nous avons. Ce surplus nécessaire à la matière pour créer la vie doit rester innommé tant qu'il n'aura pas été découvert par la science. Il serait donc réducteur, et même faux, de lier la morale vitaliste de Guyau à la morale religieuse comme à la morale matérialiste.

Quel devoir moral ?

Le devoir tiré du vitalisme.

Afin de tirer quelque devoir moral de la vie, Guyau se penche sur le sentiment d'obligation présent chez l'Homme. Il distingue deux types d'impulsions liées à ce sentiment. Les premières sont positives, elles nous poussent à faire quelque chose, elles encouragent l'action. Les deuxièmes, négatives, nous empêchent d'effectuer certaines actions, elles expriment une retenue, une forme d'indépendance de la volonté. Le premier type d'impulsions correspond

effectivement à ce que l'on entend par « être impulsif ». Nous agissons parfois de manière spontanée, sans réfléchir à ce qui nous pousse à faire telle ou telle action. Le deuxième type d'impulsions se rapproche d'une réflexion intérieure. Elles nous conseillent de ne pas agir dans certains cas, ou d'adapter nos actions. Le sentiment d'obligation s'exprime donc à travers deux formes différentes d'impulsions.

Une certaine conception du bon et du mauvais émane de certaines situations et notre jugement nous pousse ou nous retient d'agir d'une certaine manière. Il existe donc en nous une force proactive et une force suspensive. Ces forces incarnent l'obligation morale chez Guyau. Elles s'alignent sur la morale vitaliste et se préoccupent, comme elle, de la vie et de son expansion. C'est justement parce qu'il réalise sa capacité à agir que l'Homme ressent le devoir de faire. L'Homme sait qu'il a un potentiel d'action et une réflexion par rapport à ses actions. Ces impulsions lui permettent de faire le constat d'un pouvoir décisionnel mais aussi d'une force qui se cache derrière ses actions. Le premier type de devoir est donc lié à la capacité, le deuxième à la pensée. Une certaine puissance réside dans mes idées. Si l'action, par sa force, répond à un devoir (celui d'agir par exemple), il en est de même pour l'intelligence. L'être moral agit selon sa pensée alors que l'être immoral joue un double jeu (il pense à quelque chose mais agit autrement). C'est lorsque que j'aligne ma pensée sur la force de l'action que je deviens un être moral.

Enfin, il existe un type de devoir qui lie les aspects précédemment cités avec les aspirations sociales de l'Homme. Nous ne sommes pas seulement des êtres sociaux parce que l'Homme a évolué physiquement en société. Les idées et la sensibilité de l'Homme ont aussi nourri ses aspirations sociales. Nous partageons des idées communes sur la vie parce que nous avons appris à vivre ensemble. L'esthétique viendra nous le confirmer : nous ne pouvons pas partager avec les autres une piètre figure de notre travail. L'artiste ressent l'obligation intérieure de produire le meilleur travail possible pour sa communauté. L'obligation esthétique est semblable à l'obligation morale. Il sera également fait outrage à cette obligation morale lorsque des actes causeront de la souffrance chez l'autre. L'Homme en société éprouvera du dégoût pour ses actes lorsqu'il réalisera que ceux-ci sont répugnants. Selon Guyau, celui qui viole ressentira une honte égale à la répugnance de son acte. Il se sentira dégradé. Son acte a provoqué un traumatisme profond chez un individu. Il nuit ainsi à la vie et à son développement. Guyau décrit aussi le sentiment d'avarice qui va à contre-courant de la fécondité :

« [...] l'avare a peur d'avoir des enfants. [...] Enfin, raison décisive, l'avarice, n'ayant pas d'utilité sociale, n'a pas été encouragée par l'opinion.¹² »

¹² Jean-Marie Guyau, *Ibid.*, pp.127-8.

L'avarice est, par nature, antagoniste avec la fécondité, elle n'est donc pas appréciée par l'opinion. Elle ne peut donc pas faire partie, ni de l'idée commune, ni de la conscience universelle que les humains partagent.

Il reste cependant des zones d'ombres à éclaircir dans la morale de Guyau. La spéculation, fidèle amie de l'Homme, l'aidera à « fixer » ses croyances sur le devoir vitaliste.

Amour du risque physique.

Les premiers devoirs nous rappellent la nécessité de promouvoir des actions allant dans le sens de la vie et de la fécondité. Toute action qui permet son extension est bonne moralement. Pour cela, l'Homme se doit d'être un individu sociable car la sociabilité est un caractère expansif de la vie. Cependant, Guyau expose lui-même les limites de sa morale :

Jusqu'où la conscience réfléchie peut-elle se sentir liée par une impulsion, par une pression intérieure qui n'a, par hypothèse, qu'un caractère naturel, non *mystique* ni même *métaphysique*, et qui, de plus, n'est complétée par la perspective d'aucune sanction extra-sociale ?¹³

Même si la morale vitaliste a la forme d'un impératif¹⁴, elle ne parviendra pas à imposer à des individus qu'ils se sacrifient pour les autres. Les penchants égoïstes peuvent l'emporter et il faut remédier à cette situation. S'il subsiste des raisons qui poussent au désintéressement et au non-sacrifice du soi pour autrui, alors la morale de Guyau est condamnée. C'est à ce moment-là, pour sauver cette éventuelle contre-argumentation, que Guyau va s'engouffrer dans la spéculation, si chère à l'Homme. Il formulera donc deux hypothèses pour parer le scepticisme à l'égard de sa morale.

Guyau articule la défense de sa morale autour de l'amour du risque. Deux types de risques y sont décrits : le risque physique et le risque moral. L'amour du risque physique représente la ferveur avec laquelle l'Homme peut parfois s'aventurer dans des actions périlleuses. L'explorateur qui traverse une jungle hostile, le marin qui affronte la tempête, l'athlète qui mettra son corps en péril pour atteindre certains objectifs. Tous affrontent le danger et acceptent cette part de risque. Faudrait-il considérer ces comportements comme des atteintes à la vie ? C'est tout le contraire selon Guyau. L'Homme recherche le risque non pas pour perdre la vie mais pour la sublimer. Il existe un plaisir dans le pacte que l'on passe avec le risque. Ce dernier permettrait de parfaire la vie. L'Homme accepte le danger en contrepartie d'un éventuel plaisir

¹³ Jean-Marie Guyau, *Ibid.*, p.140.

¹⁴ « Développe ta vie dans toutes les directions, sois un *individu* aussi riche que possible en énergie intensive et extensive ; pour cela soit l'être le plus *social* et le plus *sociable*. » ; *Ibid.*, pp. 140-1.

qui sera certes court mais intense. Le plaisir trouve sa source dans l'action et non pas seulement dans l'obtention du résultat.

Ce pacte avec la mort, éventuelle conséquence de la prise de risque, n'est pas exclusivement motivé par la recherche de plaisir personnel mais aussi par l'altruisme. Certains martyrs risquent leurs vies pour sublimer celle des autres. Mais comment pousser l'Homme à effectuer de tels sacrifices ? Car, comme le souligne Guyau, sacrifier sa vie semble contraire à la morale vitaliste qui recherche l'expansion de la vie. C'est un problème qui ne semble pas pouvoir être résolu, ni de manière scientifique, ni de manière rationnelle. Certains martyrs se sacrifiaient aussi pour des causes perdues. Il semble difficile de juger de ce qui est un bon ou un mauvais sacrifice. Cependant, l'acte du sacrifice n'est pas à négliger. L'expression de certaines libertés a été possible grâce aux sacrifices de certains individus. L'amour du risque doit donc être pris en compte, même de manière spéculative. Il permet de justifier en partie la cohérence du sacrifice de soi, pour soi ou pour les autres, dans un but de sublimation et d'expansion de la vie. Il reste maintenant à éclaircir la dernière zone d'ombre qui permettra à l'Homme de poursuivre la morale vitaliste malgré certains inconnus qui ne sont pas en sa possession.

Amour du risque moral.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la métaphysique va être un outil utile pour consolider la morale vitaliste. Son rôle subit cependant un changement radical par rapport à celui que lui attribue Kant. La métaphysique, dans son usage classique, permet de fonder une logique de système qui, par la suite, sert à l'élaboration de théories morales. Tout comme la morale religieuse, sa base n'apporte aucune preuve et n'en a pas besoin. Mais comme le sous-entend Guyau : comment fonder une morale sur l'inconnu ? La morale doit partir de faits, de choses observables par l'Homme. La métaphysique est un objet de spéculation. Elle se présente sous diverses formes grâce à la plume de nombreux philosophes. Son existence n'est cependant pas un problème selon Guyau. Mais celle-ci ne saurait dicter une loi unique universelle. L'Homme est un habitué de la spéculation et l'utilise dès lors que ses limites scientifiques sont atteintes. Les faits ne suffisent plus à expliquer une réalité qui échappe partiellement à la science. La métaphysique aide donc à combler ce vide et à rassurer l'Homme sur des éléments qui ne lui sont pas expliqués factuellement, l'archaïsme de la science l'empêchant aussi parfois d'accéder à ces éléments. Cette foi en la métaphysique est importante car puissante. La morale vitaliste part des faits mais ne se prétend pas universelle. L'universalité des principes, si chère à l'Homme, peut être trouvée auprès d'un Dieu consolateur ou d'une loi métaphysique. Cette loi métaphysique doit cependant rester hypothétique car elle sera sûrement remplacée un jour

lorsque les mœurs changeront. La base de toute morale doit être factuelle. Mais la conviction de la suivre, si elle demande une spéculation additionnelle, peut être métaphysique. Cette spéculation additionnelle, métaphysique, sera malgré tout hypothétique, elle ne peut être le socle fondateur de la morale car trop changeante et ne s'appuyant sur aucune preuve. Il n'y a pas d'unité de l'intelligence humaine, l'Homme spécule de diverses manières. Il ne faut pas craindre cette diversité comme le fait Kant. Guyau préfère donc l'anomie¹⁵ à l'autonomie kantienne. La spéculation ne saurait établir une forme d'autorité sur tous mais seulement sur les esprits qui l'utilisent. Comme l'écrit Guyau :

Le martyr n'a plus besoin de savoir si « des palmes l'attendent là-haut » ou si une loi catégorique lui commande son dévouement. On meurt pour conquérir non pas la vérité tout entière, mais le plus petit de ses éléments ; un savant se dévoue pour un « chiffre ». L'ardeur à la recherche supplée à la certitude même de l'objet cherché ; l'enthousiasme remplace la foi religieuse et la loi morale¹⁶.

Que l'on parle de loi morale ou de loi divine proclamée par un Dieu, la spéculation a, par nature, un caractère changeant car tout homme est animé des croyances diverses. Rien ne sert de clamer haut et fort la supériorité d'un Dieu ou d'une loi morale métaphysique. La diversité doit être acceptée car toutes les spéculations sont utiles. Elles permettent à l'Homme de produire une fécondité de la vie. Il faut utiliser ces espoirs de vérité même s'ils ne sont que des illusions. Guyau se montre même optimiste car il se pourrait que certaines de ces illusions s'avèrent être vraies. Une de ces espérances, religieuse ou métaphysique, pourrait être scientifiquement prouvée dans le futur.

Morale vitaliste et morale anarchiste.

Le refus d'une morale religieuse ou métaphysique.

Dans son texte *La Morale anarchiste*, Pierre Kropotkine tente de faire une description des principes moraux de l'anarchisme et d'expliquer la raison du choix de ces principes. Tout comme celle proposée par Guyau, la morale anarchiste rejette l'influence religieuse,

¹⁵ L'anomie est le contraire de la fixité. C'est un concept qui permet l'évolution de la pensée et de la moralité. Laurent Muller, explique le positionnement de Guyau par rapport à ce mouvement de la moralité : « La moralité de l'avenir, anticipée par le philosophe français, doit reposer non pas sur une soumission à la loi, mais sur la capacité créative et proactive d'un sujet capable de se positionner hypothétiquement en situation d'incertitude. De l'anomie comprise comme heuristique du doute, la neutralisation des dogmes religieux s'impose en raison de leur disqualification épistémologique ; sans pourtant d'hostilité ni à l'égard des questions qu'elles ont historiquement ouvertes, ni à celui des forces vives qu'elles ont su mobiliser et savent encore exhiler » ; *Jean-Marie Guyau, ou l'anomie comme idéal de laïcité*, Recherches & éducations, <https://journals.openedition.org/recherches-educations/8584>, 21, consulté le 01/12/2022.

¹⁶ Jean-Marie Guyau, *op. cit.*, p.172.

responsable du servilisme de l'Homme. Les notions de bien et de mal servent seulement à asseoir un pouvoir écrasant sur les fidèles. La loi divine soumet les êtres qui sont sous son commandement. Les individus ne doivent rendre des comptes qu'à Dieu, la foi aveuglante les empêche de questionner cette autorité. L'individu est alors écrasé au profit d'une communauté religieuse se fiant aveuglément aux lois écrites par certains, mais régnant sur tous. Kropotkine n'hésite pas à qualifier l'Église « d'hypocrite » car elle déploie faussement l'étendard de la solidarité pour mieux soudoyer les esprits. Quelle est la valeur d'un principe moral fondé par une autorité qui s'auto-justifie ? La solidarité prônée par la loi divine ne vaut rien selon Kropotkine, l'Homme n'agit plus pour le principe moral mais pour la loi elle-même. Le théoricien russe ne s'arrête pas à la critique de la religion, il va l'étendre à la métaphysique, nouvelle incarnation du divin. En effet, seules les notions changent, le jargon religieux est remplacé par le jargon philosophique de la métaphysique :

« L'ange » sera remplacé par les mots « conscience » ou « âme ». – « reflet de la pensée d'un Dieu créateur » ou du « grand architecte », – comme le disent les francs-maçons. Mais les actes de l'homme sont toujours représentés comme le résultat d'une lutte entre deux éléments hostiles. Et toujours l'homme est considéré d'autant plus vertueux que l'un de ces deux éléments – l'âme ou la conscience – aura remporté plus de victoire sur l'autre élément – la chair ou les passions.¹⁷

Les notions de bien ou de mal sont donc effacées afin de ne plus lier la nouvelle morale à une ancienne fable à laquelle on ne croit plus. La loi divine devient un impératif mystique dont les origines sont tout aussi inconnues qu'infondées. La critique de la métaphysique kantienne par Guyau se retrouve donc chez Kropotkine. Cependant, ce dernier va ajouter des contre exemples à partir de l'observation des animaux pour démontrer l'inutilité des doctrines religieuses et métaphysiques. En effet, les animaux seraient capables de reconnaître ce qui est bien ou mal sans avoir lu auparavant un manuel religieux ou philosophique¹⁸. Ils agissent sans avoir besoin de préceptes qu'on leur aurait inculqué de force. Les notions de bien et de mal disparaissent dans les actions qui semblent tout simplement bonnes ou mauvaises pour la communauté ou pour l'espèce. Il semblerait absurde de demander au moineau s'il est bien ou mal de construire un nid, à la fourmi s'il est bien ou mal de travailler pour la subsistance de sa colonie. Aucune morale religieuse ni aucun impératif catégorique n'intervient chez ces espèces, elles agissent simplement pour préserver leur communauté. Il en va ainsi pour les hommes selon Guyau. La

¹⁷ Pierre Kropotkine, *La Morale Anarchiste*, <https://fr.theanarchistlibrary.org/library/pierre-kropotkine-la-morale-anarchiste>, consulté le 07/07/2022, II.

¹⁸ Kropotkine ne manque pas d'accentuer l'absurdité de la morale religieuse et métaphysique en mettant dans la même phrase des philosophes et des animaux : « La fourmi, l'oiseau, la marmotte et le Tchouktche sauvage n'ont lu ni Kant ni les saints Père, ni même Moïse. Et cependant, tous ont la même idée du bien et du mal. » ; *Ibid.*, IV.

fécondité de la vie et son désir d'expansion reflètent tout à fait la pensée de Kropotkine sur la morale naturelle de l'Homme. Ce dernier s'inspire pour cela d'une observation de la vie dans sa totalité (et pas seulement de la vie humaine comme c'est le cas chez le philosophe français). On retrouve donc chez les deux auteurs une volonté commune : la quête d'une morale fondée sur des faits observables dans la nature. Malgré l'indifférence de la nature vis-à-vis du sort de l'Homme, celle-ci peut instruire ce dernier sur les comportements à adopter. La vie, observable chez les animaux et les hommes, tend à se développer et à s'organiser pour préserver l'espèce dans laquelle elle s'incarne. La vie, dans son comportement, doit être une source d'inspiration pour nos actions. Guyau n'est pas un anarchiste mais le fond de sa morale fait écho à cette philosophie. La morale vitaliste, tout comme la morale anarchiste, refuse de se plier aux exigences d'une loi divine ou d'un impératif catégorique qui trouvent leurs racines au sein d'un dogme trop profond. Kropotkine, tout comme Guyau rejettera par ailleurs la morale utilitariste, qui ne se préoccupe que de l'intérêt personnel de l'Homme¹⁹.

Ce sont ces similitudes dans les deux approches moralistes qui ont poussé Kropotkine à qualifier Guyau de « jeune fondateur de l'éthique anarchiste²⁰ ». Il serait même un « anarchiste sans le savoir²¹ ».

Une origine commune : la vie.

Tout comme Guyau, Kropotkine perçoit l'origine de la morale dans la vie-même. Les animaux agissent d'une certaine manière afin de préserver leur groupe, leur colonie, leur espèce. L'angle sous lequel nous les observons amène à l'erreur de jugement. Nous suspectons un manque de moralité chez eux car leurs comportements nous semblent mécaniques. Kropotkine refuse ce constat. Les animaux ne sont ni des bêtes violentes (aspect que l'on a utilisé maintes fois dans les théories contractualistes pour critiquer l'Homme à l'état de nature) ni des créatures amORALES. Dans son livre *L'Entraide*, Kropotkine revient sur les erreurs interprétatives des textes de Darwin qui pousseront de nombreux philosophes vers des analyses sombres de l'Homme²². Ce dernier, lorsque plongé dans un état de nature, serait une bête féroce, méfiante

¹⁹ « Ne nous arrêtons pas non plus à l'explication des utilitaires. Ils veulent que l'homme agisse moralement par intérêt personnel, et ils oublient ses sentiments de solidarité avec la race entière, qui existent, quelle que soit leur origine. Il y a déjà un peu de vrai dans leur explication. Mais ce n'est pas encore la vérité entière. » ; *Ibid.*, V.

²⁰ *Ibid.*, I.

²¹ *Ibid.*, VIII.

²² Dans *L'Entraide*, Kropotkine souhaite démontrer que les études de Darwin ont été récupérées et interprétées de manière fallacieuse. L'idée de la concurrence entre tous n'est pas née sous la plume de Darwin mais sous celle de Thomas Malthus. Elle est, selon Kropotkine, une conception trop étroite des individus et ne représente aucunement la réalité. Selon lui, l'économie ne saurait se mêler des questions biologiques qu'elle ne comprend pas. Même des théoriciens de l'évolution, comme Thomas Henry Huxley, auraient eu une interprétation inadéquate des travaux de Darwin. Kropotkine, à partir des travaux scientifiques de son époque et des observations qu'il fait lors de ses

et seulement soucieuse de sa propre survie. Cette vision pessimiste est aussi fautive pour l'Homme que pour les animaux. Toutes les espèces (même celles que l'on pense les plus dangereuses) font preuve d'une grande solidarité et s'entraident pour survivre. Ces comportements ne sont pas de simples réflexes, ils incarnent une moralité²³. Les espèces que l'on peut observer autour de nous agissent dans un but de préservation et de développement de la vie au sein de leur groupe. Guyau effectue une critique similaire. Le caractère expansif de la vie semble indubitable. Une plante ne tend pas à diminuer, un clan de singe ne cherche pas à tendre vers l'extinction, une cellule mère va toujours chercher à enclencher une mitose pour se diviser en cellules « filles ». La nature nous révèle un principe de base de la vie : sa fécondité. Nul besoin d'un Dieu ou d'une loi métaphysique pour nous guider. Le principe de la vie nous éclaire par son expression au sein de la nature. Les espèces observées montrent qu'elles font instinctivement face aux dangers et aux milieux hostiles. Leurs stratégies de développement diffèrent mais leur but est commun. Sans ce principe vitaliste, décrit par Guyau et exposé par Kropotkine à travers divers exemples, aucune espèce ne pourrait survivre. Chacune d'entre elles s'organise et adopte des comportements de solidarité et d'entraide pour s'en sortir. Kropotkine va jusqu'à énoncer le caractère héréditaire d'une morale de l'entraide. Les espèces qui ont survécu possèdent toutes ce caractère. Il leur a permis de résister au temps et aux hostilités. Si un impératif semblable à l'impératif kantien existait dans le règne animal, et notamment chez les hommes, il serait le suivant : « Traite les autres comme tu aimerais à être traité par eux dans des circonstances analogues ». Mais cet impératif est naturel et non métaphysique. Tout observateur peut constater son influence sur chaque société. Ce sentiment existe même chez des tribus moins avancées. L'altruisme qui se dégage de ce principe s'articule autour d'une notion empruntée à Adam Smith : la sympathie²⁴. L'Homme possède cette sensibilité qui lui permet de se mettre à la place des autres. Adam Smith, à travers la notion de spectateur impartial, expose la capacité des hommes à se dédoubler pour pouvoir juger d'une situation qui leur est étrangère. Cette faculté permet aux hommes de se comprendre et de vivre en société.

expéditions en Sibérie, va contredire ces interprétations pessimistes du comportement des animaux et de l'homme ; Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, écosociété, 2001 pp. 40-43.

²³ Kropotkine décèle une intelligence chez les animaux lorsqu'il expose les théories de l'entraide et de l'organisation au sein de certaines espèces. Cette intelligence est aussi un aspect moral des animaux car il permet une forme de justice : « De plus, il est évident que la vie en société serait complètement impossible sans un développement correspondant des sentiments sociaux, et particulièrement d'un certain sens de la justice collective tendant à devenir une habitude. » ; *Ibid.*, p.99.

²⁴ Adam Smith, à travers le concept de sympathie, relate le côté social de l'homme que l'on ne saurait ignorer : « Quelque degré d'égoïsme qu'on puisse supposer à l'homme, il y a évidemment dans sa nature un principe d'intérêt pour ce qui arrive aux autres, qui lui rend son bonheur nécessaire, lors même qu'il n'en tire que le plaisir d'en être témoin. » ; *Théorie des sentiments moraux*, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2016, Chapitre 1, p.43.

Selon Kropotkine, cette sympathie est aussi présente chez les animaux. C'est elle qui permet l'entraide.

Chez Kropotkine, la fécondité de la vie s'exprime au travers des principes de respect et de solidarité. Cet aspect social est aussi un point commun entre les deux écrivains. La vie, pour se développer, doit faire appel à la sociabilité des individus chez qui elle s'incarne. Le repli sur soi ou le manque d'altruisme sont contraires au développement de la vie. Ces comportements ne peuvent être reconnus par la société. Tout comme certains animaux peuvent juger du comportement égoïste de l'un de leurs membres, les hommes doivent aussi écarter tout comportement qui mettrait en danger la préservation du principe vitaliste.

Une application commune de cette loi.

Guyau se rapproche une fois de plus de la morale anarchiste lorsqu'il expose les méthodes pour appliquer la morale vitaliste. Kropotkine, qui se retrouve complètement dans la morale de Guyau, cite le principe fondateur de la morale vitaliste, origine du courage et du dévouement des uns envers les autres :

Leur origine, a dit, Guyau, c'est le sentiment de sa propre force. C'est la vie qui déborde, qui cherche à se répandre. « Sentir intérieurement ce qu'on est capable de faire, c'est par là même prendre la première conscience de ce qu'on a le devoir de faire ».²⁵

Cette force qui est en nous et qui ne cherche qu'à s'exprimer doit être entendue. Elle ne peut être occultée ou réduite au silence par quelque doctrine que ce soit. Cependant, Kropotkine va aller plus loin que Guyau dans la défense de cette morale. Alors que Guyau cherche à la légitimer par l'amour du risque physique/moral ou par l'acceptation d'une certaine métaphysique, Kropotkine ne justifie pas son usage de cette manière. La morale vitaliste ne doit pas être empêchée. La violence qui pourrait émaner des combats menés au nom de la défense de cette morale est autorisée. Il existe donc une légitimation de la violence chez Kropotkine. Il existe un droit d'utiliser la force lorsque celle-ci permet de conquérir des libertés. Guyau, lui, s'oppose à la légitimation de la violence mais légitime l'acte sacrificiel. Mais l'acte de violence peut aussi se produire lorsqu'un martyr, pour conquérir sa liberté ou celle des autres, va se battre et probablement périr pour la cause. Kropotkine, de son côté, cite Louise Michel qui fut en première ligne lors de la Commune de Paris. La violence de la Commune était légitime car elle exprimait cette lutte pour la vie. Les communards furent sûrement des exemples de martyrs que Guyau aurait pu citer.

²⁵ Pierre Kropotkine, *op. cit.*, VIII.

Il est cependant nécessaire de souligner la différence qui existe quant à la violence tolérée pour l'application de cette morale. Chez Guyau, la notion de martyr désigne une personne qui se sacrifie parce qu'elle ne peut tolérer les barrières qui empêchent l'expression de certains principes. Le martyr donnera sa vie ou paiera le prix de la souffrance pour que les autres puissent bénéficier de l'expression de ces principes auparavant empêchés : une personne qui s'immole par le feu pour revendiquer certains droits, un révolutionnaire qui fait face aux canons pour défendre la liberté. Une différence subtile existe entre ce type de violence et celle décrite par Kropotkine. Chez ce dernier, la violence peut être utilisée comme un moyen pour défendre des principes. Elle semble être un instrument presque nécessaire : la religion fut violente, nous devons à notre tour utiliser cette violence mais cette fois pour les « bons » principes. Guyau légitimise la violence parce qu'elle peut être inévitable dans certains cas. Mais il ne semble en aucun cas inciter l'Homme à user de la violence.

Malgré cette distinction dans l'usage de la violence, les deux philosophes se rejoignent sur la nécessité d'une morale vitaliste. La société devrait permettre à l'Homme de bénéficier des principes que la vie a mis sous nos yeux. La fécondité de la vie serait si évidente qu'elle deviendrait inhérente à la nature humaine et devrait guider sa vie.

Conclusion

Jean-Marie Guyau, que l'on a aussi surnommé le « Nietzsche français » (sûrement pour faire le parallèle entre volonté de puissance et fécondité de la vie) ne cherche pas vraiment à décrire un surhomme ou à fonder une morale supérieure. Au contraire, Guyau s'oppose à toute vision mystique de l'Homme, qu'elle soit religieuse ou métaphysique. La pensée de Guyau cherche à défendre l'Homme en tant qu'individu qui possède quelque chose que l'on doit nourrir : la vie. La vie s'incarne dans l'action, elle guide nos pas et notre pensée. Les données empiriques liées au comportement humain sont une source pour la morale vitaliste. Ces faits doivent être la base de notre morale. La vie a un caractère expansif, elle s'étend partout où elle le peut. Chez l'Homme, elle s'exprime à travers ses actions, son envie de se développer et son caractère social. Ces observations nous révèlent une nouvelle sorte d'impératif lié à l'expansion de la vie. Ces faits doivent donc s'imposer à nous. Ces données sont les seules preuves qui s'offrent à nous et à nos sciences. Il faut les utiliser, peu importe les justifications théologiques ou métaphysiques qui suivent ce constat. La vision de Guyau, à aucun moment proclamée comme étant une vision anarchiste, résonne pourtant avec elle. Kropotkine réutilise la morale de Guyau pour expliquer les fondements de la morale anarchiste. L'Homme ne doit pas soumettre sa

morale à la volonté de dogmes religieux ou métaphysiques. Il doit résister et faire preuve d'exigence dans son interprétation du monde qui l'entoure. Au lieu de s'adonner à des fables agréables ou à des théories pessimistes sur l'Homme, basées sur une mauvaise interprétation du monde animal, nous devons prendre un certain recul. Si l'Homme doit s'en tenir aux faits et non aux interprétations divines, c'est parce qu'il doit se méfier de la récupération de ces informations. La vision pessimiste de l'Homme a permis la justification de l'État et de son pouvoir écrasant. Les théories religieuses et métaphysiques n'ont fait que soumettre l'Homme à l'Église ou à des morales injustifiées sans tenir compte de la diversité humaine. Le vitalisme de Guyau et la morale anarchiste de Kropotkine défendent cette diversité. Selon eux la vie semble se développer dans un seul sens : l'expansion. Cependant, les auteurs (et notamment Guyau) laissent la porte ouverte à d'autres mœurs. La pensée n'est pas figée, la morale non plus. Le respect de l'Homme et de sa pluralité réside dans l'anomie de la morale de Guyau. Dans la morale anarchiste, ce respect trouve sa place dans la recherche d'autonomie qui caractérise l'Homme, nul ne saurait entraver cette recherche.

Bibliographie

- Jeremy Bentham, *Introduction aux principes de morale et la législation*, Vrin, 2011.
- Jean Marie Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Librairie Félix Alcan, 1925.
- Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Librairie Générale Française, 1993.
- Pierre Kropotkine, *La Morale Anarchiste*, <https://fr.theanarchistlibrary.org/library/pierre-kropotkine-la-morale-anarchiste>, consulté le 01/12/2022.
- Pierre Kropotkine, *L'Entraide*, un facteur de l'évolution, écosociété, 2001.
- Laurent Muller, *Jean-Marie Guyau, ou l'anomie comme idéal de laïcité*, Recherches & éducations, <https://journals.openedition.org/rechercheseducations/8584>, 21, consulté le 30/06/2022.
- Marie Ponsar, *Pour une réévaluation du devoir vers une éthique existentielle*, 2011-2012, http://www.ifac.univ-nantes.fr/IMG/pdf/Marie_Ponsar_Guyau.pdf, consulté le 01/12/2022.
- Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016.